

« La sauvegarde et la mise en valeur des monuments et des sites dans le cadre du développement du tourisme culturel » est l'un de ces problèmes qui se présentent, à un certain moment, avec une urgence et une gravité que l'on n'aurait pas soupçonnées, à cause de la direction que prend la vie moderne presque à notre insu. En réalité, les hommes de culture du monde entier et, en un certain sens aussi, les économistes ont été également surpris du développement pris par le tourisme; ce développement n'est pas seulement économique mais constitue aussi un développement de la civilisation. En effet, ce phénomène a eu, par son ampleur économique, des répercussions sur des secteurs auxquels on n'aurait point pensé; ceci à tel point qu'un examen de la question dans son ensemble est indispensable et urgent. Il faut voir, en effet, jusqu'où la spontanéité du phénomène non contrôlé peut être compatible avec le maintien de données culturelles que nous avons jusqu'à ce jour considérées comme intan-

Il est donc absolument nécessaire de décider à quel moment nous devons procéder à une révision des valeurs qui établira dans quelles limites le patrimoine, reçu du passé, peut être utilisable dans le présent, sans pour autant diminuer la charge lyrique qu'il devra transmettre au futur.

Peut-être faudra-t-il, sans fausse pudeur et avec courage, aller au-delà et revoir le rôle et la position que le patrimoine historique assume dans notre présent et jeter les bases d'une doctrine qui puisse servir à orienter notre action, au moins pour quelque temps.

C'est dans cette intention que l'ICOMOS a accepté, à la demande et en accord avec l'UNESCO, en pleine conscience du poids et de l'importance de cette tâche, d'organiser cette rencontre dont nous attendons tous qu'elle définisse une orientation et des directives pour notre action future.

Pour qu'une politique et qu'une industrie (celles du tourisme), qui s'inspiraient jusqu'à présent — dans leurs modes et dans leurs procédés d'exécution — de critères et de fins nettement utilitaires puissent acquérir de véritables qualités sur le plan culturel, il faut que leurs thèses aussi bien que leurs programmes soient substantiellement modifiés. L'expansion fulgurante du tourisme, phénomène d'une alarmante anarchie — sous tous les aspects : psychique, socio-économique et culturel — peut être transformée en une évolution rationnelle, rien qu'en assurant le contrôle des mobiles touristiques et en les régissant au moyen d'une rigoureuse discipline.

Les planificateurs de l'économie devront, par conséquent, se convaincre qu'il est dans l'intérêt même du tourisme que soit conservé, au-delà des contingences passagères, le potentiel de revenu d'un monument ou d'un paysage. Cette concordance d'intérêts doit conduire les économistes à aligner leurs positions sur celles des responsables de la sauvegarde et de la mise en valeur des monuments et du paysage et à coopérer activement avec ces derniers, dans le but de conserver et de transmettre un patrimoine qui ne soit pas tel que de nom.

En ce qui concerne les modalités d'intervention, pour l'entretien et la restauration, lors des opérations de réanimation des monuments et des sites, il existe déjà un document qui a force de loi sur le plan de la méthodologie comme sur celui de la réalisation pratique : la Charte de Venise.

Il n'existe pas de monument qui ne puisse devenir, s'il ne l'est déjà, un pôle d'attraction touristique, de même qu'il n'y a pas un centre touristique qui n'ait pas eu de valeur comme création de la nature ou de l'art. Pour que le touriste devienne le protagoniste d'un fait culturel, il est indispensable de connaître vraiment ce qu'on offre, — souvent à l'aveuglette, — en pâture à cette mystification de la culture qu'est en fait, nous avons pu le constater, le tourisme actuel. La préparation des masses ne s'improvise pas : il serait sot de prétendre résoudre le problème en multipliant, comme on le sait, les itinéraires afin d'avoir de nouvelles sources à exploiter. Sous l'aspect éducatif même, le tourisme doit être le sujet et l'objet de l'instruction : les hommes doivent, en effet, être mis en conditions pour bien voir, comprendre et juger ce qu'ils viennent visiter, et ils doivent également pouvoir exercer les facultés intellectuelles dont ils sont doués, afin que l'enseignement qu'ils reçoivent en contemplant un monument ou un paysage puisse enrichir leur personnalité et leur donner une plus grande capacité de réceptivité.

Ces principes méritent d'être amplement détaillés car ils concernent directement les matières premières sur lesquelles opère l'industrie touristique : l'homme et le patrimoine historique et artistique.

La Charte de Venise, disions-nous, donne les directives fondamentales et universelles, auxquelles chaque pays — quelle que soit sa position géographique et culturelle — doit se conformer pour conserver et mettre en valeur le patrimoine historique qu'il possède et les caractéristiques naturelles de son territoire. Dans la Charte de Venise, la problématique de la restauration est définie en des dispositions précises auxquelles

on ne peut en aucun cas déroger, car elles constituent l'A.B.C. de chaque type d'intervention, à tous les niveaux artistiques.

Les recommandations formulées par le Groupe d'experts réuni par l'UNESCO à Tunis en janvier 1968 pour étudier les aspects économiques du tourisme culturel, ont prévu la nécessité pour les états et les organismes culturels d'agir sur une base commune et conformément à l'évolution continue de la réalité. Dans aucun pays, pourtant, on n'en est venu à inclure, dans le plan national de développement, des programmes de conservation et de mise en valeur du patrimoine monumental et du paysage, considérés comme facteurs essentiels du développement harmonieux du tourisme.

On n'est même pas arrivé à établir la programmation d'opérations touristiques reposant sur la valeur des monuments ou sur la beauté des sites naturels. Cette inertie est responsable du désordre dont souffre le tourisme aujourd'hui et qui entraîne d'importantes et profondes répercussions négatives, sur le plan social et sur la physionomie caractéristique des sites.

L'appel, qui a été lancé à tous les Gouvernements, par des personnalités sensibles aux nécessités spirituelles de l'homme, pour la création d'un « Consortium d'Etats » et la constitution d'un fonds international de défense du patrimoine monumental des pays en voie de développement, n'a pas encore été entendu jusqu'ici. Il me semble pourtant que la portée mondiale du tourisme et des nuisances qu'il peut apporter, faciles à prévoir par les mouvements des masses touristiques, offre une justification précise à cet appel lancé pour une solidarité mutuelle entre les états.

L'urgence qu'il y aurait à réaliser un « fonds de prévoyance », pour la sauvegarde du patrimoine monumental, est attestée, entre autres, par l'exemple des monuments de la Nubie et par celui, tout récent, des œuvres d'art de Florence et de Venise endommagées par les tragiques inondations de 1966, et dont il a fallu assurer le sauvetage et la restauration.

La soudaineté avec laquelle s'est produit le sinistre dans les deux célèbres villes italiennes, et l'ampleur de la catastrophe ne confirment que trop bien la nécessité d'une association supranationale permanente qui puisse, soit intervenir en temps utiles — et dans les formes les plus aptes à répondre aux besoins —, soit coordonner, utiliser et distribuer les secours, sans double emploi ou sans erreur.

Le fait que les prévisions des responsables du tourisme puissent s'avérer exactes — (selon eux le développement du tourisme est encore dans une phase initiale, mais au cours des années à venir on assistera à une véritable explosion des structures touristiques !) — est une menace de nature à bouleverser n'importe qui.

Si un expert de la « technique du tourisme », tel que Louis Armand, affirme que la solution des problèmes réside dans le perfectionnement des installations, on ne pourrait alors envisager que l'automation intégrale des

valeurs de l'humanisme comme seule solution. Pour que nous ne nous trouvions pas, ensuite, sans défense devant les problèmes posés par l'évolution des choses, et pour ne pas être victimes de faits et de phénomènes qui n'ont pas un caractère fatal mais qui sont provoqués par l'homme, — ce qui, par conséquent, fait de chacun de nous un complice, dans la mesure de son propre degré de responsabilité — nous avons le devoir de refuser d'entrer dans le jeu de l'asservissement aveugle de l'homme au *système* et de la transformation de l'individu en robot.

Par contre, nous avons le devoir de prévenir nos prochains de l'anéantissement qui nous guette si nous nous laissons ainsi prendre dans l'engrenage de l'automation. L'homme épuisé, que la société industrielle libère pour quelques heures chaque semaine, ou pour quelques jours par mois ou par an, est immédiatement repris par une autre industrie, celle du tourisme et des vacances. Hors de sa routine, cet homme cherche l'antidote à l'intoxication, physique et spirituelle, à laquelle il est soumis jour après jour.

Il doit se libérer de la masse dans laquelle il est encadré, pour retrouver son unité, redécouvrir sa personnalité et se mesurer à nouveau avec un étalon différent de l'étalon économique ou technique. Cet homme doit surmonter le sentiment de frustration qui l'assaille, tant sur le plan spirituel (qui lui vient de l'incapacité de saisir le but du rythme frénétique de la vie), que sur le plan sensoriel à cause du diaphragme artificiel que la technique interpose entre l'être humain et la nature. Les *vacances* devraient constituer la meilleure thérapie contre la tension épuisante de notre mode de vie, contre les conséquences que comporte pour l'individu le fait de n'être qu'un *élément anonyme* de la masse. Le tourisme, mieux et plus que d'autres activités, pourrait, s'il ne peut reconstruire l'homme, tout au moins l'aider à retrouver son individualité. Les vacances, en effet, coupent la routine quotidienne et nous permettent de pratiquer ce que nos ancêtres appelaient « *otium* » — la récréation de l'esprit — le contraire du « *negotium* » — le devoir que chacun accomplit dans la société.

Les voyages et les séjours dans d'autres lieux nous offrent en effet des images différentes de celles auxquelles nous sommes habitués, et qui ont perdu pour nous de leur valeur car elles font partie de notre existence quotidienne.

Voyager ne signifie pas seulement dévorer des kilomètres, mais encore partir d'un lieu afin d'en rejoindre un autre, vers lequel un besoin quelconque nous dirige. *Voyager pour son propre plaisir* veut dire non seulement satisfaire l'instinct primordial de l'homme pour le nomadisme, mais jouir d'un repos par le fait même de se déplacer. Cette distraction pourrait sembler être un fait non culturel; toutefois, les choses que nous rencontrons et que nous voyons, même en passant, agissent intensément sur notre esprit, en raison de la liberté dont nous disposons qui nous place dans des

conditions toutes particulières de réceptivité. Cette liberté est fondamentale pour la formation d'une culture personnelle, c'est-à-dire d'une assimilation à travers la curiosité, la recherche, l'observation, la possibilité d'exercer notre jugement critique et la réflexion.

L'imagination souffre de la pression suffocante des forces coercitives de la publicité et, à mesure que l'individu se perd dans la masse, elle s'atrophie. La liberté et les vacances, au contraire, stimulent l'imagination : l'homme est invité à regarder, à confronter, à commenter mentalement ce qui l'attire; il vérifie des impressions oubliées, révisé la notion du temps.

La redécouverte du *temps naturel*, rythme de la nature, du *temps humain*, dans lequel se déroule le travail dans les lieux qui ne sont pas encore touchés par la mécanisation (chez les montagnards, les pêcheurs ou bien les artisans), la compréhension à travers les monuments du *temps historique*, des paraboles de l'évolution de la civilisation, l'intuition de la majestueuse dimension des ères géologiques : tout cela représente des conquêtes rendues possibles par la contemplation du paysage, par la rencontre avec des formes de vie traditionnelles et avec les œuvres du passé.

Mais seul le touriste idéal, qui pratique véritablement le sage *otium*, pourrait percevoir en visitant une ville antique la notion humaine et sensible de l'espace, architectonique et urbain, comme un moyen d'expression des valeurs et des exigences des différents âges. Le touriste idéal serait donc celui qui sait tirer une nouvelle énergie et une nouvelle foi de la révision générale de l'échelle des valeurs, faussée par la primauté qu'on a donnée à l'économie et à la technique. Ainsi, de l'observation sereine des coutumes et des usages propres aux civilisations précédentes, mais qui survivent encore dans de nombreuses régions, notre voyageur pourrait se faire une idée des valeurs que la révolution technique et le progrès exclusivement économique ont sacrifiées.

Les résultats d'un voyage profitable devraient être multiples, se résumant toutefois dans le rétablissement de l'équilibre intérieur par la reprise du contact avec la nature, avec le passé, avec sa propre conscience. L'abandon de la dimension naturelle, que l'homme a gardée durant des millénaires et que l'âge de la technique a systématiquement reniée, a rendu incohérent et désordonné le désir de connaître.

Pour satisfaire cette exigence impérative qui mène le

touriste, on devrait proposer d'offrir à l'homme « anxieux » l'occasion de retrouver l'ordre logique de ses désirs. Nous ne pouvons malheureusement pas dire que le tourisme, tel qu'on le conçoit aujourd'hui dans le monde, ouvre les portes et libère l'individu des schémas dans lesquels il est emprisonné. Au contraire profitant brutalement de ce désir d'évasion, le tourisme ne libère pas l'homme en le dirigeant vers des routes ouvertes, mais il presse la masse et la canalise dans des chemins sans lumière et sans issue.

C'est précisément parce que nous ne voulons pas nier les aspects positifs du progrès, qu'il faut « démystifier », disons même « désacraliser » l'idée matérialiste de notre vie actuelle : il ne faut pas aveugler l'homme avec de nouveaux fétichismes, après lui avoir insufflé un scepticisme général à l'égard de toutes les valeurs traditionnelles. Si l'on veut sincèrement faire de l'homme un individu libre, si l'on ne veut pas faire passer la contrainte pour la liberté, si l'on veut rendre vitales pour l'esprit les conquêtes de notre ère, il faut penser à intégrer dans une vision historique la réalité même de la technique, qui ressaisira notre touriste idéal à son retour de vacances et qui redeviendra son univers mental.

Faire connaître l'histoire, en l'illustrant depuis les vestiges du paléolithique jusqu'aux réalisations les plus hardies et les plus valables de la technique d'aujourd'hui, entre donc dans le programme complet du tourisme culturel. En visitant des villes historiques industrialisées, la comparaison entre le monde où les hommes proportionnent leurs œuvres aux caractères des lieux et la façon dont aujourd'hui les modernes temples de l'industrie brûlent les paysages et altèrent la lumière, polluent l'atmosphère et les eaux, fera saisir et mesurer le prix que coûtent à la civilisation la révolution industrielle et le progrès technique.

Si l'idéal vers lequel tend l'homme est l'acquisition de la conscience de sa personnalité, le touriste idéal auquel nous pensons aura atteint la capacité de comprendre sa fonction ponctuelle dans le présent et de placer dans la perspective historique les efforts et les résultats de sa génération. Cette perspective, cette capacité de critique de la relativité du présent — ces limbes entre le passé et l'avenir — feront de lui un nouveau, un constructif Diogène.

Piero GAZZOLA
Président de l'ICOMOS